

**Sophie El Goulli.**  
***Les Mystères de Tunis.***

*Tunis: Éditions Dar Annawras, 1993.*

Ce premier roman d'une poétesse tunisienne connue raconte l'histoire d'une princesse étrangère Haydée débarquée dans le pays pour épouser le prince Ahmed. Sur le bateau, elle tombe amoureuse d'un officier Kemal Selim qui la courtise et lui fait l'amour, ce qui donne naissance à un enfant illégitime qu'une nourrice dévouée place, par l'intermédiaire d'un cocher maltais, devant la porte de la famille Belghagi. Le prince malade décède et elle reste en Tunisie car son pays d'origine vit une douloureuse période de révolution où toute sa famille est tuée. Nous suivons l'histoire du fils adoptif, Tahar, entouré d'une affection indéfectible qui traverse diverses expériences difficiles comme son éducation au collègue Sadiki, son coup de foudre pour la soeur de son camarade de classe Ali, ou la rencontre avec ses propres parents.

L'intrigue est assez baroque et procède par flashes plus ou moins reliés. Elle subit divers embranchements tel que celui de la famille juive de Mardochee et Rachel qui passe de la Hara à la ville européenne avec tous les déchirements que cela comporte pour leurs enfants forcés de s'adapter de l'école de l'Alliance Israélite au lycée français. D'autre part leur fille Rebecca tombe amoureuse d'un Français mais les parents lui imposent Nissim, un Juif plus âgé qui finira par l'épouser après une attente pénible et des noces où la pauvre sacrifiée suit les festivités comme une poupée en plastique abondamment maquillée, spectatrice de son malheur dans les «bras d'un étranger.» Mais avec le temps, «Rebecca finit par oublier jusqu'au prénom de celui qui l'avait fait rêver d'un bonheur autre que celui que lui prédisaient ses parents...» (165).

Le but de Sophie El Goulli consiste à brosser une fresque historique depuis le début du Protectorat français en 1881 jusqu'aux premières décennies du nouveau siècle. Elle montre à travers la vie de ses personnages les bouleversements de la société traditionnelle en Tunisie et la prise du pouvoir dit «civilisateur» des premiers colons. Ainsi nous suivons la réussite sociale et politique de Paul Durany qui de rien devient Haut-Commissaire contrôlant toutes les démarches de la population jusqu'à l'étouffement des revendications légitimes de Tahar et ses amis, l'abolition du «Journal» qu'ils ont créé,

l'emprisonnement de l'officier Kemal Selim revenu chercher sa princesse, ou la répression de l'émeute de 1911. L'histoire de Jean Savin, venu s'installer seul dans la Régence, est autrement compliquée: il réussit d'abord à trouver du travail chez Vito Dangelo, un restaurateur italien. Il s'amourache de la fille de son patron, Maria, qui lui rend son amour. Les jeunes s'aiment d'un amour platonique avec la rigueur des coutumes méditerranéennes, mais par omission il n'avoue pas qu'il est marié à Thérèse, laissée en France avec ses trois enfants. Lorsqu'elle débarque sans préavis, elle bouleverse complètement la vie précaire de ce Français venu chercher fortune aux colonies. Le Haut-Commissaire l'embauche comme agent de police tout en l'instruisant ainsi: «Nous défendons une juste cause. Nous devons donc agir sans faiblesse. Et surtout pas de sensiblerie avec ces indigènes! Vous n'êtes pas en France! Ne l'oubliez jamais. Et n'oubliez pas non plus que dans les colonies les avancements sont plus rapides qu'en France» (137).

On ne peut résumer les foisonnements de l'intrigue de ce roman populaire où des médiateurs s'immiscent dans l'action pour la faire avancer, servant ainsi de ressort dramatique à la couleur locale. Citons La Déguazza, diseuse de bonnes aventures et «marchande de richémo» qui jouera à l'entremetteuse entre Tahar et son amour Amina, Omi Beya, l'amie de la nourrice qui a placé le petit enfant auprès d'une famille semi-bourgeoise de la Médina et qui retrouvera les traces de Tahar pour les annoncer à la princesse, Joseph, le cocher maltais qui, lui, suivra l'aventure de Kemal Selim en lui offrant un travail avant de le mettre en contact avec la princesse et qui ramènera dans la même calèche Tahar adolescent à ses parents légitimes. On peut dire que ce premier volet d'une trilogie prévue par l'auteur est un roman de «l'attente» et de «l'espoir» comme l'indiquent deux titres de chapitre. Les personnages sont nantis d'une patience à toute épreuve, d'une compréhension qui dépasse tous les entendements, d'une nobilité de l'âme inégalable dans la contrée.

Sophie El Goulli réussit à rendre les mystères de la vie avec «toutes les surprises heureuses et malheureuses que le ciel réserve à l'être humain» (160). Par des touches denses en chapitres brefs et condensés, elle esquisse toute la métamorphose de la société traditionnelle en prise directe avec celle de l'Occupant qui veut imposer ses normes et sa loi. Elle donne à chaque chapitre un titre condensant la problématique traitée, ce qui confère à l'oeuvre sa structure et ses développements. Ce roman populaire contient des passages poétiques, maintient le suspens et se lit avec plaisir et aisance. Avec ses «histoires» de personnes prises dans les diverses couches sociales, les différentes sédimentations culturelles et les diverses religions, Sophie El Goulli nous livre une merveille page de notre «HISTOIRE» pluriculturelle qui prône toujours la compréhension et la tolérance. Ces atouts de l'art de vivre tunisien caractérisé par la joie et le bonheur en dépit de toutes les adversités.